

—Ah ! diable, voilà qui complique singulièrement la chose, dit Appyani.

—Quand je dis que mes détrousseurs parlaient le français, reprit le narrateur, je ne l'ai su que plus tard... Tout d'abord j'ai compris qu'il y avait diversité d'opinion sur mon compte, entre les deux scélérats, uniquement à l'animation qu'ils mettaient à discuter. En me voyant rouvrir les yeux, l'un d'eux me prit les mains et les serra avec force, tandis que son compagnon arrachait avec fureur les galons de mon uniforme.

—Bientôt ce dernier s'éloigna pour aller charger son butin sur un âne qui leur appartenait.

—L'autre Arabe profita de l'absence de son complice, pour se pencher sur moi et me dire tout bas :

—Entends-tu, ... et peux-tu parler ?

—En français ? exclamèrent en même temps les trois personnes qui écoutaient le récit.

—En français ! répondit M. d'Anglemont.

—Et la personne qui me parlait avait la voix très douce : c'était une femme !

Une exclamation générale de surprise accueillit la fin de cette phrase.

—Vous nous aviez annoncé un fait étrange, dit Appyani, et, ma foi, vous tenez parole.

—Attendez, docteur, ce n'est que le commencement ; la suite vous ménage d'autres surprises.

M. d'Anglemont continua :

—Je ne pouvais en croire mes oreilles ; je crus être sous l'empire d'une hallucination occasionnée par la fièvre qui me dévorait.

—Mais comme je ne répondais pas, l'Arabe me questionna de nouveau en disant avec commisération :

—Sais-tu où tu es ? ... Me vois-tu ?

—Cette fois j'avais bien entendu, j'étais bien certain que je n'étais pas le jouet d'une illusion.

—Je fis un effort et je répondis :

—J'ai entendu ; mais qui êtes-vous ? ...

—Une femme qui veut te sauver.

—Une femme !

—Elle ajouta en baissant la voix :

—Tu cours un danger de mort ; l'homme qui est avec moi est cruel ; il t'aurait déjà tué si je ne m'y étais opposée.

—J'avais fait un effort pour me soulever, elle m'y aida et me regardant :

—Tu es jeune, prononça-t-elle d'un ton de pitié ; tu viens de France ; tu as peut-être une mère qui pleure là-bas de te savoir exposée ; aie confiance en moi ; je te sauverai, mais à la condition que tu m'obéiras sans la moindre hésitation et quoi que je puisse t'ordonner de faire... Me le promets-tu ?

—Au lieu de répondre je voulus questionner.

—Qui êtes-vous ? demandai-je... Vous parlez la langue de mon pays ? dites-moi comment vous vous trouvez ici ! ...

—Tu sauras plus tard qui je suis ! ... Pour le moment, tu dois avoir l'air d'ignorer que je t'ai parlé... Promets-tu d'être prudent ?

—Oui ! répondis-je d'une voix faible.

—Promets-tu de m'obéir ? ...

—Oui, répétai-je.

—Alors je te sauverai !

—Je me sentais faiblir.

—Voici l'autre, prononça la femme. N'oppose aucune résistance. Laisse-toi conduire où l'on voudra.

—A ce moment, l'Arabe revenait ; j'entendis qu'il parlait avec animation, mais je ne pouvais comprendre ce qu'il disait.

—Toutefois j'eus l'intuition qu'il cédait à la volonté de sa compagne, après avoir longuement insisté pour qu'on le laissât "travailler" comme il avait l'habitude de le faire.

—Quoi qu'il en soit, l'intervention de la femme en burnous m'avait sauvé d'une mort certaine ; j'échappai donc ainsi, par deux fois et miraculeusement, à la mort : pendant le combat et après.

—Mais c'est un véritable roman ! dit Appyani.

—Dont je vais, si vous le voulez bien, abréger les premiers chapitres. D'autant plus que, pendant le commencement de mon séjour dans le gourbi de l'Arabe, je fus entre la vie et la mort.

—Le trajet assez long, parcouru à dos d'âne, m'avait brisé et mes blessures, qu'on n'avait pu panser tout de suite, me faisaient souffrir horriblement.

—Une fois installé, la femme de l'Arabe me soigna avec un dévouement qui, bien que j'en fusse très touché, ne pouvait encore à ce moment-là, me faire pardonner à cette malheureuse le métier criminel qu'elle exerçait.

—Grâce à une sollicitude dont elle ne cessait de me donner des preuves, je me trouvai, au bout de quelques jours, en état de pouvoir causer avec la singulière garde-malade que le hasard m'avait donnée.

—C'était une femme qui paraissait avoir dépassé la quarantaine, bien qu'elle n'eût en réalité que trente ans.

—Cette femme que je pouvais observer, sans qu'elle s'en doutât, parce que je feignais de sommeiller pendant qu'elle veillait auprès de moi, profitant de l'absence de son compagnon qui était parti avec le petit âne pour aller vendre dans le village le butin récolté sur le champ de bataille, me donnait des soins assidus.

—Elle avait dû être belle, car en dépit des ravages que le chagrin peut-être et assurément la dure existence qu'elle menait avaient faits sur sa physionomie, on pouvait voir des traces de beauté déjà disparue.

—Des yeux bridés, aux orbites ridées et marquées de bistre, avaient encore une expression saisissante.

—Pendant qu'elle me regardait, me croyant endormi, je trouvais dans ses yeux l'indice d'une mélancolie qui paraissait étrange chez la complice de ce misérable écumeur de champ de bataille.

—J'étais impatient d'apprendre qui elle était, comment il se faisait que s'exprimant aussi facilement en français, elle avait pu se marier avec cet ignoble Arabe au physique aussi repoussant qu'était révoltant son moral.

—Je m'enhardis donc à l'interroger ; mais dès les premiers mots elle m'interrompit en disant :

—Ne vous fatiguez pas, pauvre enfant ; ce que vous désirez savoir, je vais vous l'apprendre. Ce ne sera pas seulement pour satisfaire votre curiosité ; mais aussi pour me justifier à vos yeux et pour que vous ne me méprisiez pas !

—Cette malheureuse s'était agenouillée à côté du grabat sur lequel on m'avait placé.

—Elle me dit : —Ainsi que vous l'avez deviné sans doute, —je suis française ; ma famille, s'il en existe encore quelques membres, habitait Paris, au moment où je la quittai. Il y a longtemps de cela, je venais de me marier, et j'étais partie en voyage avec mon mari.

—La malheureuse, en me parlant de sa famille, éprouvait une réelle émotion. Ce souvenir déjà lointain lui mettait des larmes dans la voix :

—Le navire sur lequel nous avions pris passage fut assailli par une violente tempête.

—Saisi, tout à coup, par un terrible cyclone, il perdit ses mâts et son gouvernail et alla, tout désemparé, poussé par le vent, se heurter contre des rochers sur la côte du Maroc.

—Une côte infestée de pirates, dit le comte de Bussièrès.

—Oui, les forbans y sont nombreux et jouissent, paraît-il, encore aujourd'hui d'une impunité qui touche à la complicité. Mais à l'époque dont je vous parle, la piraterie était une véritable force organisée et que l'on devait sérieusement redouter.

—La malheureuse femme me raconta qu'à l'horreur du naufrage était venue s'ajouter la plus terrible des aventures.

—Le navire en perdition était allé se briser sur des rochers qui formaient une sorte d'anse où les pirates trouvaient un refuge contre le gros temps. C'était, en outre, leur port à eux, port de débarquement pour le butin qu'ils faisaient.

—Les intermédiaires venaient les y trouver pour traiter leurs coupables affaires commerciales.

—Les naufragés avaient péri, en majeure partie, et au nombre des morts se trouvait le mari de la jeune Française. La pauvre femme était tombée entre les mains d'un pirate à qui elle était échue, par le tirage au sort, comme part de butin.

—Mais c'est épouvantable ! exclama Mme de Bussièrès.

—Cette malheureuse devenait donc une marchandise dont le pirate pouvait se défaire moyennant un prix quelconque ?

—Absolument ! répondit M. d'Anglemont. La jeune femme fut vendue à un trafiquant d'esclaves qui la marchandait comme on fait d'une bête de somme.

—C'est alors, à ce que me raconta cette infortunée, que commencèrent pour elle des péripéties sans nombre, jusqu'au jour où la beauté de la jeune femme ayant disparu, effacée par la souffrance, l'infortunée fut vendue de nouveau.

—Achetée par un Arabe de passage à Tanger, elle fut emmenée en Algérie.

—C'était un marchand qui allait de ville en ville et de gourbi en gourbi ; il voyageait à cheval, ayant un chameau pour porter les marchandises. Quant à la femme, chargée elle aussi, on la condamnait à marcher ; sans pitié pour ce pauvre corps qui n'était pas habitué à la fatigue. Sans cesse menacée par la matraque du maître, elle recevait, à chaque défaillance, un certain nombre de coups de bâton d'olivier noueux qui lui meurtrissaient les chairs...

—Comment a-t-elle pu subir cette existence, comment ne s'est-elle pas tuée ? exclama Mme de Bussièrès. Quelle espérance lui restait-il ?

—Mon enfant, répondit M. d'Anglemont, tout le monde n'a pas le courage de se tuer... Et cette malheureuse, avait, pour ne pas chercher dans la mort la fin de ses tortures, un motif que je vous dirai tout à l'heure.

—Le marchand à qui elle appartenait faisait, parfois, de longs voyages pour les besoins de son commerce ; une nuit, surpris par l'orage, ils furent, lui et sa compagne, forcés de demander l'hospita-